

qu'alors au sommet de la falaise venait d'être éteint subitement. Un second cri déchira l'espace, dominant le tumulte assourdissant qui régnait dans la baie.

Une ombre apparut sur le flanc de la falaise : cette ombre sembla glisser subitement le long du roc taillé à pic et un homme, suspendu après un cordage flottant, descendit avec la rapidité de l'éclair ; arrivé à une courte distance du flot qui battait le pied des falaises, l'homme s'arrêta et se maintint sur une saillie de rocher ; Algaric était près de lui. Le folgoat s'était tu presque instantanément.

—Kerloch ! cria l'homme, la barque est-elle à la mer ?

—Oui, monsieur Vincent, répondit le paysan.

—Embarquez vite et venez me prendre.

Ces paroles avaient été échangées rapidement, toujours au bruit de la canonnade qui ne se ralentissait pas.

Deux des hommes se dépouillèrent de leurs vêtements et s'élançèrent à la nage, disparaissant derrière un gigantesque bloc de rocher qui se dressait à vingt-cinq brasses de la côte.

Quelques instants s'écoulèrent, puis la proue d'une embarcation apparut, se détachant dans les ténèbres. Un sifflement retentit, un cordage vint s'abattre dans la mer au pied des hommes qui attendaient et qui s'en saisirent.

—Tiens bon ! cria-t-on.

Cinq minutes après, une grande barque de pêche, toutes ses voiles carguées, venait longer la falaise : matelots et pêcheurs s'embarquèrent lestement. L'homme qui venait de glisser le long de la corde suspendue à la falaise s'élança vivement et s'embarqua à son tour.

Cet homme était celui qui avait été le compagnon de route de M. de La Préalaye et que le marquis avait tour à tour appelé Vincent et M. d'Almoy.

—Les armes, la poudre, les balles ? demanda Vincent en prenant place en arrière.

—Là ! dit Kerloch en ouvrant un coffre placé auprès du mât.

—Bordez les avirons ! reprit Vincent.

Puis quand les matelots eurent obéi :

—Kerloch, poursuivit Vincent, prends la barre et gouverne droit sur la corvette.

Le petit équipage de la barque de pêche, en entendant cet ordre donné d'une voix nette parut saisi d'une stupéfaction profonde.

—Il faut que ce combat cesse, dit Vincent avec une colère sourde. S'il dure une heure de plus, le bruit des détonations aura amené sur nos côtes tous les postes bleus des forts qui entourent Brest, et, si les bleus viennent, comment débarquerons-nous l'argent, les armes et les munitions que nous amène la flotte anglaise ? Il faudra se battre, la nuit sera perdue, et demain nos côtes seront envahies. . .

—C'est vrai, murmura Kervorn, tandis que les autres faisaient des signes d'assentiment.

—Il nous faut donc faire cesser ce combat, poursuivit Vincent. A cette heure, le débarquement commence, qu'il ne soit pas interrompu. Trois feux allumés sur les falaises nous avertiront quand le débarquement sera heureusement terminé.

—Mais comment ferons-nous cesser le combat ? demanda Kerloch.

—En nous glissant dans l'ombre et en allant couper les appuis qui soutiennent la corvette contre la marée. Ces appuis coupés, elle tombera nécessairement sur l'un de ses bords et dès lors le combat deviendra impossible.

—Cela est vrai, dit encore Kerloch.

—Alors nageons et vigoureusement, mes gars, et sachez que cette corvette est un corsaire républicain, un ennemi qui, tandis que les fidèles sujets du roi manquent d'armes et de vêtements, porte quatre millions dans sa cale !... Quatre millions !... que de justins à donner à vos femmes ! que de croix d'or à donner à vos filles ! quelle perte pour ces bleus maudits qui incendient nos fermes, ravagent notre pays et massacrent ceux que nous aimons !

—Avant partout, morts aux bleus ! hurla Kerloch.

Les avirons se plongèrent dans la lame et la barque, glissant sur les flots, s'éloigna rapidement.

A cette époque de guerre civile, ce qu'allaient faire ces hommes était l'action la plus simple. Le sentiment de la nationalité n'existait plus : c'était une guerre d'extermination que celle qui avait lieu en Bretagne, et tous les moyens étaient bons pour arriver au but.

La barque disparaissait dans les ténèbres, le combat continuait dans la baie avec le même acharnement. Algaric, demeuré sur la saillie de rocher, avait repris son chant sauvage.

Tout à coup une rafale de vent plus violente se rua dans la baie, les nuages se déchirèrent et coururent emportés par la bourasque : en un clin d'œil, la partie du ciel qui recouvrait la presque île fut nettoyée et la lune apparut radieuse, dans tout son éclat, inondant terre et mer de sa lumière argentée.

Alors on put distinguer nettement à l'horizon la corvette échouée, la frégate embossée à courte distance et derrière la frégate la coque énorme et la mâture gigantesque du vaisseau de ligne.

Plus près de la côte se détachait sur la teinte lumineuse des eaux l'embarcation dans laquelle se trouvaient Vincent et les hommes tout à l'heure immobiles au pied de la falaise. A droite et à gauche se dessinaient les masses noires des rochers.

Algaric avait interrompu son chant. Son regard ardent parcourait avidement cet horizon. Puis ce regard se releva pour explorer la crête des falaises. Le folgoat étouffa un cri sourd et il fit un mouvement tellement brusque qu'il faillit tomber à la mer.

Au-dessus de lui, sur l'extrémité d'une pointe de falaise saillissant violemment dans la baie, apparaissait se détachant sur le ciel clair et inondé des rayons argentés de l'astro des nuits, une silhouette de forme presque fantastique.

—Philopen ! murmura Algaric.

Il n'achevait pas de formuler ce nom qu'une seconde bouffée de vent poussant les nuages les amoncela aussi subitement que la première les avait dispersés. La lune fut voilée aussitôt et les ténèbres opaques régnèrent de nouveau dans la baie.

Algaric avait saisi la corde à l'aide de laquelle était descendu Vincent et, se cramponnant à cette corde, s'aidant des pieds et des mains, réunissant ses forces, il s'enleva avec une agilité de singe ; en quelques instants, il atteignit la crête de la falaise.

Cette crête était dénudée, mais, à peu de distance, se dressait une forêt d'ajoncs. Le folgoat s'enfonça dans cette forêt, puis, courant précipitamment sous les plantés qui le cachaient absolument, il gagna la falaise à la pointe qui dominait la baie.

Quittant les ajoncs, il s'avança en se couchant à plat ventre avec des précautions infinies. Il glissait sur la terre comme un reptile, ne faisant aucun bruit et disparaissant au milieu des broussailles. Bientôt il eut parcouru les deux tiers du chemin. Relevant alors doucement la tête pour examiner l'état des lieux, il demeura immobile.

A vingt pas du folgoat, se tenant debout sur la falaise, un homme de taille gigantesque dessinait ses formes élancées sur le fond noir du ciel. Près de lui était une jeune fille, agenouillée et paraissant prier.

Au loin, les détonations ne discontinuaient pas ; le combat avait toujours lieu avec la même ardeur.

—Philopen ! murmura Algaric. Oh ! il faut que cet homme meure, car s'il ne meurt pas, ce sera moi qui mourrai !

En cet instant, une détonation plus formidable éclata : c'était le vaisseau de ligne qui, pouvant enfin, à l'aide d'une manœuvre habile, prendre part à la lutte, unissait son feu à celui de la frégate pour écraser plus rapidement et plus sûrement la corvette française, sur laquelle soixante boulets frappaient maintenant à la fois.—FIN.

La troisième partie a pour titre :

PHILOPEN LE POULPICAN !